



# La contestation chez les Toubou du Sahara central

Catherine Baroin

## ► To cite this version:

Catherine Baroin. La contestation chez les Toubou du Sahara central. *Études rurales*, 2001, 157-158, pp.159-172. hal-00748911

**HAL Id: hal-00748911**

**<https://hal.science/hal-00748911>**

Submitted on 6 Nov 2012

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# LA CONTESTATION CHEZ LES TOUBOU DU SAHARA CENTRAL

CATHERINE BAROIN

**L**A CONTESTATION SOCIALE est un sujet peu abordé en ethnologie, mais tout aussi révélateur, pourtant, des réalités et des normes d'une société que l'étude des conflits, qui a bénéficié d'une attention beaucoup plus large. Je voudrais ici amorcer une réflexion sur ce thème à partir de quelques exemples tirés de l'ethnographie des Toubou du Sahara central.

Dans les sociétés occidentales s'observent diverses formes et divers niveaux de contestation. On appellera déviance l'écart par rapport aux règles sociales tacites, tandis que le manquement aux règles du droit écrit porte le nom de délinquance ou de criminalité, selon la gravité de l'infraction. La délinquance, plus que la déviance, a inspiré de nombreuses études, dans nos banlieues en particulier, tant en psychologie qu'en sociologie. Mais ces phénomènes n'ont guère été étudiés pour les sociétés exotiques, celles auxquelles s'intéresse l'anthropologie.

Les règles sociales y font rarement l'objet d'un droit écrit, certes, mais, quelle que soit la façon dont elles s'expriment, leur existence même entraîne une potentialité de remise en cause. Les formes de contestation sociale, si elles existent, leur fréquence et la manière dont

la société réagit face à celles-ci, méritent qu'on s'y arrête. En effet, ces faits nous instruiront sur le niveau de socialisation des individus et sur le regard que cette société porte sur elle-même. Tel est donc l'éclairage que je mettrai ici en œuvre à propos des Toubou.

Les Toubou sont des pasteurs saharosahéliens, éleveurs de dromadaires, de bovins et de petit bétail dans la partie septentrionale du Tchad ainsi que dans l'est du Niger et le sud de la Libye. Ils se nomment Teda au nord, Daza au sud. Ils parlent deux dialectes d'une même langue nilo-saharienne, le *teda-ga* et le *daza-ga*. Dans leur vie sociale, les Teda et les Daza observent des comportements très codifiés. Des règles d'étiquette strictes définissent avec qui, et en présence de qui, chacun peut se permettre d'effectuer les actes de la vie quotidienne tels que manger, boire, boire le thé, se regarder, se parler face à face, etc. Les règles de la bienséance imposent notamment à chaque femme d'éviter, en permanence, tous les aînés de la famille de son mari, qui pour elle sont des étrangers car le mariage n'a jamais lieu dans la proche parenté. Elle les désigne tous du terme de « beau-père » (*bigize*, pl. *bigiza*) et « cache sa tête » systématiquement en leur présence, à moins qu'un lien de parenté ne permette de déroger à cette obligation [Baroin 1985 : 341-374]. Dans la vie de tous les jours, ces règles s'avèrent très contraignantes et donnent lieu à des comportements très convenus. Elles ne semblent guère susciter de contestation. Au contraire, certaines femmes les observent même avec un zèle ostentatoire, et tout le monde s'y plie à un point tel que la société toubou peut paraître particulièrement conformiste. L'est-elle plus que d'autres ?

Cette question semble de prime abord subjective, mais on pourrait tenter d'y répondre en se fondant sur l'analyse de faits précis. Sur la base d'une enquête comparative qui recenserait les formes de contestation visibles dans diverses sociétés, leur fréquence et ce qu'elles entraînent, on pourrait mesurer le degré de conformisme de chacune. Mais dans l'état actuel des choses, je me bornerai à examiner ici le cas des Toubou. Existe-t-il, chez eux, des comportements que l'on peut qualifier de contestataires ?

Une première remarque s'impose. Si la contestation sociale, dans les sociétés occidentales, s'accompagne souvent de violence, il importe chez ces pasteurs de distinguer les deux. Car la violence, chez eux, est plus la règle que l'exception. Il s'agit en effet d'une *feud society*, caractérisée historiquement par des raids et razzias multiples, des vols de bétail incessants, des vendettas innombrables. Chacun s'y tient sans cesse sur le qui-vive, prêt à défendre jalousement son honneur s'il venait à quiconque l'idée de le mettre en cause. Ce sens de l'honneur est si exacerbé que les incidents ne manquent pas. La violence est la norme [Baroin 1985, 1988, 1994]. La déviation, alors, serait le refus de réagir à un affront, mais une telle attitude ne se conçoit pas dans cette société.

Quelles formes de contestation des normes sociales apparaissent donc chez les Toubou ? Il convient de séparer les réactions spontanées des comportements plus codifiés. Les hasards du terrain, au cours de longs mois parmi ces pasteurs, ne m'ont que rarement confrontée à des formes impromptues de contestation sociale. Mais il est aisé de repérer d'autres formes, nor-

malisées. Tel est le cas par exemple des insinuations critiques que peut introduire dans sa mélodie un forgeron-griot, si celui dont il chante les louanges ne fait pas preuve de la générosité attendue. Une autre forme de contestation sociale, codifiée elle aussi, s'exerce dans le cadre des réunions de jeunes. Les jeunes, en effet, proclament dans leurs groupes des valeurs diamétralement opposées à celles de la société globale. Pourtant leur conduite n'en est pas moins régie par des normes tout aussi strictes que les autres, comme nous le verrons. Mais j'examinerai tout d'abord quelques cas de contestation sociale spontanée.

### **La contestation sociale spontanée**

Les exemples dont je dispose sont très peu nombreux. Faut-il en conclure que la vie quotidienne des Toubou en est avare ? C'est probable, mais ce n'est pas vraiment certain car l'observation ethnographique comporte toujours une bonne part de hasard. Espérons que ce débat s'enrichisse un jour d'éléments nouveaux apportés par d'autres observateurs. Dans l'immédiat, voyons en quoi consistent ces quelques cas de contestation sociale impromptue. Il s'agit de trois incidents, d'actions individuelles dont je tenterai, après avoir exposé les faits, d'analyser les points communs.

#### **Premier cas : « La tête de mon mari est dans le mortier »**

(Anecdote relevée dans un campement daza du Niger oriental, en 1972.)

Une jeune femme de 18 ans, Etey, a été mariée il y a un an à un homme de 30 ans, époux qu'elle n'a pas choisi. Cet homme est *maallem*, c'est-à-dire qu'il a fait des études coraniques

et, à ce titre, a pu obtenir la main de sa femme sans verser l'importante compensation matrimoniale normalement requise pour une jeune fille. Les mariages de ce type, s'ils sont l'exception, ne sont pas rares, car donner sa fille à un tel homme est un acte de piété qui garantit aux parents l'accès au paradis après leur mort. La jeune Etey apprécie peu son mari, c'est pourquoi elle fuit souvent sa tente la nuit, comme le font normalement, au début du mariage, les jeunes femmes toubou qui n'aiment pas leur mari. Le père d'Etey est intervenu, comme il se doit. Il a attaché sa fille à un arbre et lui a donné quelques coups de fouet, pour l'inciter à ne pas fuir son mari à l'avenir. Le lendemain, je passe rendre visite à Etey et je la trouve devant chez elle, pilant joyeusement le mil dans un mortier avec une amie de son âge. Comme je lui demande la cause de sa gaieté, son amie me répond : « Nous rions parce que la tête de son mari est dans le mortier. »

#### Deuxième cas : enlèvement, par quatre garçons, d'une jeune femme mariée à un vieillard

(Anecdote relevée dans le même campement, en novembre 1971.)

Quatre jeunes gens daza sont allés vendre des animaux au Nigeria. Avec le produit de la vente, ils ont acheté et rapporté beaucoup de thé, de sucre et de tabac. Ils ont, à leur retour, établi leur camp en brousse, non loin des tentes de ce campement. Ils passent leur temps à jouer du luth, boire du thé et s'entraîner au tir à l'arc. Ils ne font pas le ramadan. Ils viennent du campement voisin, où ils ont enlevé la jeune femme d'un vieux *maallem*. Ils l'ont injuriée en lui disant : « Une jolie fille comme toi ne devrait pas

être mariée à un vieux comme ton mari », et ils lui ont arraché ses deux nattes médianes, coiffure distinctive des femmes mariées. C'est après cela seulement qu'ils l'ont laissée rentrer chez elle. Les voisins du mari ont ligoté ce dernier pour l'empêcher de se lancer à la poursuite de ces mauvais plaisants, « car un meurtre aurait pu s'ensuivre », me précise-t-on. Le vieux marabout peut les maudire, mais ces jeunes gens s'en moquent puisqu'ils ne croient pas en Dieu, poursuit le commentateur. Quant aux jeunes filles du lieu, il leur a été fortement recommandé de ne pas rendre visite à ces voyous, sinon elles seraient cravachées. De tels incidents ne sont pas tellement rares dans la région (nous sommes en 1971).

#### Troisième cas : l'épouse se met nue devant ses hôtes

(Cet incident est rapporté par Jean Chapelle dans *Nomades noirs du Sahara*, 1957 : 292.)

Le lieutenant X se trouvait un jour au campement d'un chef daza très important. Depuis son retour de La Mecque, ce notable se piquait d'imiter les Arabes et prétendait cloîtrer ses femmes. Mais ce jour-là, la curiosité étant la plus forte, les femmes se glissaient l'une après l'autre dans le fond de la tente, faisaient mine de fouiller dans les bagages, lorgnaient le lieutenant, écoutaient la conversation. Comme sa plus jeune femme se livrait à son tour à ce manège, le mari, impatienté, lui fit une réflexion déplaisante et lui ordonna de sortir. Furieuse, elle se mit aussitôt toute nue, d'un geste prompt et parfait. Nue, elle traversa la tente, au milieu de l'assemblée médusée, et rentra chez elle. On pensait qu'elle serait sévèrement corrigée, séquestrée ou répudiée. Il n'en fut

rien, au contraire. Elle vint, à quelque temps de là, nous saluer à notre camp. Elle avait protesté d'une manière éclatante contre une contrainte excessive et injuste qu'aucune femme toubou ne saurait supporter.

Que peut-on dire de ces trois anecdotes ? Tout d'abord qu'elles se situent à des niveaux différents de contestation sociale. Le premier cas assurément est la forme la plus bénigne, celle d'une jeune femme qui n'a guère de moyen de se rebeller contre sa condition, si ce n'est en esprit, et en cachette des autorités dont elle dépend (celle de son père et celle de son mari). Ses propos n'en témoignent pas moins d'une attitude totalement irrévérencieuse à l'égard de son mari.

Le deuxième cas, celui des jeunes voyous qui ont kidnappé la femme d'un marabout, est une offense beaucoup plus grave, puisqu'elle pourrait être sanctionnée par un meurtre. Elle vise à la fois la religion (à travers un de ses représentants) et l'institution du mariage. Mais c'est d'un type bien particulier de mariage qu'il s'agit. Il ne correspond ni au cas de figure le plus courant ni, semble-t-il, le mieux accepté. La norme en effet veut qu'une jeune fille, en premières noces, soit mariée à un jeune homme de son âge ou légèrement plus âgé, d'une part, et que ce dernier verse pour elle la compensation matrimoniale la plus élevée possible, d'autre part, ce qui est un honneur pour elle et pour sa famille. Or, sur ces deux points, le mariage de cette jeune femme ne répond pas à la norme. Elle a été mariée à un homme considérablement plus âgé qu'elle, et sans versement de compensation matrimoniale, ce qui est peu valorisant pour elle. De tels mariages (dont le premier cas constitue d'ailleurs un

autre exemple) sont admis mais restent l'exception, et une trop forte disproportion d'âge reste scandaleuse aux yeux des Toubou, même si le prestige religieux de ce vieil homme a poussé les parents à accepter sa demande.

On ne peut, dans ce deuxième exemple, s'étonner que ce soient des jeunes gens qui aient marqué, par ce mauvais tour, leur désapprobation d'une telle pratique. Normalement, c'est un jeune comme eux qui aurait dû épouser cette jeune femme, et ils protestent ainsi au nom des intérêts de leur catégorie d'âge. Comme par ailleurs ils ne croient pas en Dieu, le respect envers la religion n'inhibe pas leurs actes. Ce que ces jeunes gens contestent en réalité, c'est l'introduction, sous couvert d'islam, d'une règle de mariage nouvelle et totalement contraire aux principes habituels de leur société. Leur action souligne donc leur adhésion aux règles du mariage normalement pratiqué chez les Toubou et montre combien ces nouveaux mariages « religieux » étaient encore mal acceptés à l'époque de l'incident. Celui-ci s'est produit il y a environ trente ans, et l'on peut se demander si une telle forme de contestation s'observerait encore aujourd'hui, compte tenu de l'influence croissante de l'islam dans cette région.

Une dernière remarque s'impose à propos de cet incident : bien qu'il s'agisse d'un grave affront fait à un homme marié, si grave qu'il peut se laver dans le sang (mais on se bat pour beaucoup moins en pays toubou), la forme qu'il revêt n'en respecte pas moins le code des comportements socialement admis. Enlever une jeune femme est un coup d'éclat qui témoigne d'un certain panache, comme celui que l'on acquiert par un vol de chameaux. Il s'agit

là d'actes courants et bien considérés par la société dans son ensemble. Dans le cas présent la jeune épouse est insultée par les jeunes gens, certes, et la partie de sa coiffure qui symbolise son statut de femme mariée est arrachée, mais les propos qui accompagnent ces actes («une belle fille comme toi...») et l'enlèvement lui-même n'en sont pas moins flatteurs pour elle. Seules les jolies femmes sont enlevées, et nombre d'entre elles se rappellent par la suite avec plaisir cet épisode de leur jeunesse, prélude fréquent au mariage [Baroin 1985 : 172-173]. Ces actes violents sont en fait strictement codifiés. Les jeunes femmes ou jeunes filles enlevées de la sorte sont toujours respectées : l'enlèvement n'entraîne pas le viol qui serait un crime aux yeux des Toubou.

Notre troisième exemple, celui de la jeune épouse qui se dénude en public, est peu banal. Il faut en effet rappeler à ce propos l'extrême pudeur des Toubou, des femmes comme des hommes. Leur sens très poussé des convenances a été amplement souligné [Baroin 1985]. La moindre action, qu'il s'agisse de parler, de manger, de boire, de se montrer ou de s'introduire dans une tente, ne se fait qu'en fonction de règles très précises et scrupuleusement observées. Et il ne saurait être question pour un adulte, bien sûr, en aucune circonstance, de paraître nu devant autrui. La nudité est normale pour les bébés et les garçonnets avant leur circoncision, certes, mais chez les adultes elle est aux yeux des Toubou un signe manifeste de sauvagerie : elle n'inspire que l'horreur. Dans ce contexte, l'action de cette jeune épouse – se mettre nue en public, de surcroît devant des étrangers – relève ainsi de l'impenable. L'assemblée, d'ailleurs, en est médusée.

Pourquoi alors cette jeune femme adopte-t-elle cette forme si extrême de contestation ? Le geste est énorme, et le commentateur s'étonne qu'elle ne soit pas corrigée ou répudiée. Mais sa remarque prouve qu'il n'a pas saisi la logique profonde des comportements toubou. Car ce geste énorme est le moyen, pour cette jeune femme, de dénoncer le caractère tout aussi aberrant de la contrainte que son mari cherche à exercer sur elle, sous prétexte d'islam. Du tac au tac, c'est sur le même registre qu'elle lui répond. Les femmes toubou jouissent en effet, de tout temps, d'une liberté d'allure et de mouvement dont elles entendent garder le privilège, mais qui « ne correspond en rien à un relâchement moral » ou à une facilité de mœurs, comme le remarque Chapelle dans la suite de son texte [*op. cit.* : 292].

De façon paradoxale, donc, par cette transgression magistrale du code de conduite féminin, la jeune épouse proclame qu'il ne saurait être question pour son mari de porter atteinte à sa liberté de comportement, prérogative essentielle de toute femme toubou. La contrainte qu'il cherche à lui imposer est d'autant plus inacceptable qu'elle jette un doute sur la probité de sa conduite. C'est pourquoi elle répond, avec une vigueur éclatante, à l'affront que son mari lui fait par cette remarque déplacée. Son geste peut s'analyser à deux niveaux. D'une part, elle rappelle son mari à l'ordre et réaffirme par là les normes admises dans les rapports hommes-femmes chez les Toubou, d'autre part, à un autre niveau, elle défend son honneur de femme, sur lequel son mari a commis la maladresse de jeter un doute. Les femmes toubou sont fières et libres et ne sauraient accepter, fût-ce de leur mari, la moindre tentative de musellement.

Par ce geste si incongru de prime abord, cette femme démontre de façon exemplaire qu'elle est une vraie Toubou, c'est-à-dire un être attaché avant tout à son honneur et à sa liberté. Ces valeurs-là surpassent tout le reste. Aussi son comportement l'honore-t-il profondément, et c'est pourquoi son mari, comme les autres, ne peut que s'incliner.

Force est de conclure que, dans ce cas comme dans le précédent, la contestation ne porte pas sur les normes de la société toubou elle-même. La mise en cause a trait à l'introduction d'une norme étrangère, d'origine islamique, qui rencontre de fortes résistances locales. Les contestataires, loin de s'insurger contre les valeurs de leur société, manifestent au contraire leur adhésion à ces valeurs. Mais peut-être que de tels incidents ne se produiraient plus aujourd'hui car l'islamisation a largement progressé depuis. Quant aux normes proprement toubou, je n'ai pas connaissance de situations où les Toubou eux-mêmes les refusent, si ce n'est de façon « normale », dans les groupes de jeunes.

### **La contestation sociale normalisée : le cas des groupes de jeunes**

Chez les Toubou, comme dans toute société, les normes du comportement individuel varient selon la catégorie sociale et le groupe d'âge auquel on appartient. Si certaines normes sont générales et s'appliquent à tous les membres de la société, d'autres sont spécifiques. Ainsi les jeunes Toubou, pour se divertir, s'organisent-ils en groupes régis par leurs propres règles. Un peu à la manière des gangs de nos banlieues, ils forment des sortes de clubs qui s'opposent à la société globale par la proclamation de valeurs contestataires.

### **Composition des groupes de jeunes**

Ces clubs de jeunes n'ont pas des contours bien définis. Leur composition est diffuse et variable. Ils se réunissent de temps à autre et obéissent à un code de conduite et à des règles de fonctionnement à eux. On y trouve des individus des deux sexes, jeunes gens, mariés ou non, et jeunes femmes, mariées ou divorcées. Tous ont dépassé le stade de l'enfance mais n'ont pas encore pleinement intégré le monde des adultes.

La sortie de l'enfance s'inscrit différemment pour les garçons et pour les filles. Pour les premiers, l'étape essentielle est la circoncision, qui se pratique vers 12 ou 15 ans, parfois plus. Auparavant, un garçon ne saurait être admis dans ces cercles de jeunes. Pour les filles, il n'y a pas de rite équivalant à la circoncision. C'est le mariage, à partir de 15 ans ou, plus souvent, aux alentours de 20 ans, qui marque la fin d'un statut social particulièrement subalterne [Baroin 1985 : 155] et les propulse vers l'âge adulte. Les garçons sont mariés beaucoup plus tard, généralement entre 25 et 30 ans. Mais pour les uns comme pour les autres, le statut d'adulte ne s'acquiert pleinement qu'avec l'autonomie et les responsabilités qui viendront par la suite et, surtout, après l'arrivée d'une descendance. Il serait alors malséant de continuer de prendre part aux divertissements des jeunes.

C'est donc au cours de cette phase intermédiaire de la vie, entre l'enfance et l'âge mûr, que jeunes gens et jeunes femmes peuvent rejoindre ces groupes pour s'y distraire, le plus souvent en buvant le thé et en jouant aux cartes, au son du luth (*cegeni*). Les jeunes gens sont célibataires ou récemment mariés. Quant aux jeunes femmes, ce sont surtout des divorcées,



mais les jeunes femmes mariées peuvent y participer également, en l'absence de leurs maris. Si des parents de leurs maris sont présents, elles se contenteront de jouer aux cartes entre elles, à côté des autres, ne rejoignant le reste du groupe que lorsque ces témoins inopportuns seront partis (selon une observation faite au Borkou en 1991). Avant leur mariage, les jeunes filles ne boivent pas le thé et ne jouent pas aux cartes. De tels passe-temps seraient très inconvenants, et il n'est pas question pour elles de se mêler à ces groupes. Leur seul loisir est de participer aux danses collectives, chantées ou non, auxquelles chacun peut assister et qui ont lieu de temps à autre le soir ou lors des mariages.

Les jeunes femmes qui prennent part aux réunions de jeunes sont donc soit mariées de fraîche date soit divorcées. Les unes comme les autres vivent dans le campement de leurs parents, les premières parce qu'elles ne l'ont pas encore quitté, les secondes parce qu'elles y sont revenues. Après le mariage en effet, la tente du jeune couple demeure deux ans environ dans le campement des parents de la femme, où s'est tenue la cérémonie. Pendant cette période, le marié est censé travailler pour son beau-père mais il s'absente très fréquemment [Baroin 1985 : 343-345]. Quant aux femmes divorcées, c'est souvent à leur instigation qu'elles ont été répudiées, à la suite d'un premier mariage avec un conjoint qu'elles n'avaient pas choisi. Après cette rupture vécue plutôt comme une victoire, elles reviennent planter leur tente dans le campement de leurs parents et sont libres de leur personne. Elles ne tardent généralement pas à se remarier, avec un homme de leur choix.

Les jeunes hommes qui fréquentent ces

cercles sont appelés *falagan* (plur. *falagana*). Le *falagan* se définit avant tout par son comportement : il ne pense qu'à faire la fête. Son idéal est de monter un grand chameau blanc, à la selle recouverte d'une couverture aux couleurs vives et, si possible, d'un tapis libyen. Il est bien vêtu et porte un turban élégamment enroulé autour de sa tête. Quand il voyage d'un campement à l'autre, son grand sac de cuir attaché au côté de sa selle pend sur le flanc de sa monture. Il est orné de longues franges rouges qui claquent au vent. C'est le *malamala*, qui contient les produits nécessaires à une bonne soirée : un peu de tabac, de parfum, mais surtout une bonne quantité de thé et de sucre. Le jeune *falagan* excelle à chanter sur son *cegeni* la beauté de la femme qu'il aime, car il est en quelque sorte le troubadour du désert. En bref, selon la définition que m'a donnée en 1971 un jeune Toubou de l'Egueï : « Un *falagan* est un jeune homme qui ne pense qu'à aimer une femme, et qui a du thé et du sucre. » Son objectif, selon ce même informateur, n'est pas de se marier mais de s'amuser avec les jeunes divorcées, et de parader sur son chameau.

On peut s'interroger sur l'étymologie du terme *falagan*, phonétiquement d'autant plus proche du mot anglais *hooligan* (passé ensuite dans la langue française) que la prononciation du *f* de *falagan* est voisine du *h* anglais<sup>1</sup>. D'après le *Petit Robert* (1990), le mot *hooligan* est d'origine anglaise (ou russe ?) et apparaît dans la langue française à partir de 1926. Il désigne un « jeune asocial qui exerce la violence, le vandalisme dans les lieux publics ». Rappelons que le

1. Ce rapprochement n'est pas étayé par une enquête spécifique.



hooliganisme, avant d'envahir nos stades, s'est développé en Russie au lendemain de la révolution, et qu'on y désignait par ce terme de jeunes voyous, vagabonds qui circulaient en bandes, ignoraient la légalité socialiste et parfois commettaient des exactions (*Encyclopædia Universalis*, art. « hooligan »).

Dans la société toubou aussi, les *falagana* sont des contestataires, et leurs actes parfois peuvent les faire qualifier de voyous, comme dans le deuxième exemple que nous avons vu. Leurs idéaux sont réprouvés, au moins ouvertement, par la société adulte globale, mais les contre-valeurs qu'ils proclament n'en correspondent pas moins aux aspirations profondes, sinon avouées, de tout individu ou, à tout le moins, aux aspirations des jeunes, puisque le principe essentiel qui guide leur conduite est le principe de plaisir.

### Faire la fête

Qu'est-ce donc que « faire la fête » pour un Toubou ? La composante sine qua non d'une bonne fête est le thé. Le thé vert et le sucre, en poudre ou en pain, sont achetés au marché. Il faut deux volumes de sucre en poudre pour un de thé, et deux théières en émail pour la préparation. Thé et sucre sont mis à bouillir ensemble longuement dans une théière posée sur le brasero, dont le contenu sera ensuite versé dans l'autre théière, puis dans la première à nouveau, d'un geste ample qui aère et fait mousser le thé. Les diverses étapes de ce processus sont suivies scrupuleusement. Préparer le thé prend du temps, car il est mis à cuire par trois fois successives, mais le plaisir est aussi dans cette attente et dans ce cérémonial, moments d'échanges et de conversations animés. L'idéal est d'avoir suffisamment

de thé pour commencer une nouvelle tournée dès que la première a pris fin. Contrairement à la nourriture qu'il convient de consommer sans trop parler, le thé est la boisson sociale par excellence.

Cette boisson est si prisée des Toubou que thé et sucre peuvent servir en brousse de monnaie d'échange, et qu'ils interviennent dans les paiements de mariage en remplacement des animaux, comme je l'ai constaté chez les Daza du Niger. Ce breuvage très stimulant et énergétique constitue l'un des rares luxes d'une vie par ailleurs plutôt austère. Sa privation entraîne de violents maux de tête pour ceux qui en font une consommation régulière. Cette boisson est si recherchée qu'elle précèdera souvent la nourriture dans la liste des priorités d'achats : un Toubou aura souvent du thé et du sucre en réserve alors que sa provision de mil sera terminée depuis longtemps.

La deuxième composante alimentaire extrêmement souhaitable, sinon indispensable, pour une bonne soirée est la viande. Le « désir de viande » est similaire chez les Toubou à ce que Marie-José Tubiana [1998] a décrit chez les BeRi, leurs voisins orientaux. Mais sa consommation n'est pas régulière. C'est un luxe réservé de préférence aux cérémonies familiales ou religieuses, ou pour honorer la visite d'un hôte de marque. Plus que toute autre nourriture, la viande doit être partagée. Cette nécessité de partage s'exprime dans un conte toubou, « Le chef et la viande » [Baroin 1988], où un chef de guerre commet le sacrilège de consommer de la viande seul, à l'insu de ses compagnons. La suite du conte narre les vicissitudes fantastiques qui s'abattent sur ce chef après ce grave manquement aux règles de la

vie sociale. Pour leurs réunions, les jeunes *falagana* égorgent parfois une chèvre ou un mouton, plus rarement un veau, pris sur le troupeau personnel d'un membre du groupe, à moins qu'il ne s'agisse d'un animal volé ou obtenu d'un parent. Mais le plus souvent, ils se contenteront de thé et de sucre.

Une troisième composante nécessaire à une bonne fête est la musique. Cinq types principaux de chants figurent au répertoire toubou : les chants de louange des forgerons-griots accompagnés de leur tambour (*kidi*), les chants collectifs de femmes, le chant solitaire du méhariste en voyage, et deux genres instrumentaux, la timbale de chef (*nangara*), et la vielle ou le luth. La production de ces diverses musiques est très codifiée. L'identité des musiciens comme celle de l'auditoire, la nature de la musique et les circonstances où elle est jouée ou chantée, sont définies par des règles très précises [Brandily 1974]. Les chants de griots comme les chants et danses de femmes sont publics, tandis qu'un chamelier n'entonne sa complainte en brousse que s'il est seul ou en présence d'un ou deux compagnons de son âge. Aux réunions de jeunes on entend de la musique instrumentale.

Pour leurs fêtes, les jeunes s'approprient volontiers la timbale de chef. Chez les Daza du Niger, les jeunes gens, et même les jeunes femmes, frappent ce gros instrument de bois tandis qu'au Tchad, et notamment au Tibesti, ce serait inconvenant pour une femme [*ibid.*]. L'un des joueurs, muni de deux courts bâtons, frappe le rythme de base tandis que le second, à la main ou à l'aide de bâtons également, improvise le thème principal. Cette musique purement instrumentale est l'occasion pour les

jeunes de danser lors de leurs soirées ou de cérémonies publiques.

Mais c'est le luth qui se donne à entendre le plus souvent. Il est le compagnon immanquable des soirées intimistes entre jeunes. Instrument masculin à deux ou trois cordes, il se joue seul ou accompagné, de temps à autre, d'un bourdonnement murmuré de la voix. Les jeunes garçons très tôt s'y entraînent, en brousse ou au campement. Le son mélancolique du luth en fait l'instrument du *falagan* par excellence, celui par lequel il exprime ses sentiments, d'autant que le luth parle : telle phrase musicale que crée le musicien chante la beauté de telle jeune fille qui occupe ses pensées, message discret dont les auditeurs saisissent le sens.

La quatrième composante indispensable d'une bonne fête entre jeunes est le jeu de cartes. Jouer aux cartes est leur passe-temps favori. Peu d'autres personnes s'y adonnent car ce serait inapproprié à une jeune fille comme à un vieillard ou à une vieille. Quant aux adultes, s'ils sont très pieux, ils s'en abstiennent également.

L'organisation des réjouissances, au début des années soixante-dix chez les Daza du Niger, prend la forme suivante : les *falagana* s'emparent de la timbale, s'entendent avec quelques femmes divorcées ou séparées de leurs maris, partent avec elles à l'écart, près d'un autre campement ou en brousse pour faire la fête, c'est-à-dire boire le thé, si possible manger de la viande, et jouer de la musique. La fête dure tant qu'on en a les moyens, en d'autres termes tant que la provision de thé et de sucre n'est pas épuisée. Mais plus fréquentes sont les soirées plus intimes, dans la tente d'une jeune divorcée : pendant qu'une

ou deux jeunes femmes préparent le thé, un jeune homme dans un coin joue du luth longuement, avant de passer l'instrument à son voisin, tandis que les autres jouent aux cartes inlassablement.

Quelque vingt ans plus tard, dans la palmeraie du Borkou, les distractions des jeunes ne sont guère différentes : dehors, garçons et filles jouent aux cartes ensemble, par petits groupes de cinq ou six, pendant que l'un ou l'autre prépare le thé. Le joueur de luth qui anime la soirée est serré de près par trois ou quatre jeunes femmes qui dansent autour de lui : elles font de tout petits pas en ondulant le corps, et en gardant le voile sur la tête. Lorsque le joueur de luth est fatigué, un autre le relaie aussitôt. Un peu à l'écart, quelques femmes mariées jouent aux cartes entre elles en attendant, pour se mêler aux autres, que les parents de leurs maris aient quitté les lieux.

### Des idéaux à contre-courant

Ces groupes de jeunes ont donc des distractions spécifiques, ce qui n'est jamais qu'une constatation banale. Mais s'ils se démarquent de la société globale, ce n'est pas tant en raison de leurs loisirs, assez innocents en soi, que des principes de conduite qui les sous-tendent. Car ceux-ci vont à l'encontre de l'objectif central qu'expriment les adultes, qui n'est pas seulement de se marier, mais de se marier le mieux possible, c'est-à-dire avec un partenaire de famille riche et nombreuse. En effet le mariage est le seul moyen, dans cette société, de devenir un adulte à part entière, avec toute la respectabilité et les prérogatives que cela implique. Il entraîne l'indépendance économique et la pleine capacité juridique (notamment le droit, pour les hommes,

de s'exprimer dans les assemblées), la responsabilité d'une cellule familiale et la promesse d'une descendance.

Pour rassembler l'importante compensation nécessaire à son mariage, un jeune homme toubou ne peut compter sur la seule contribution de son père. Il doit entreprendre de multiples démarches auprès des autres membres de sa parenté. Il rend visite, tour à tour, à chacun pour solliciter son aide [Baroin 1985]. Par ailleurs il lui sera utile aussi de prendre bien soin du cheptel de son père, car de la qualité du berger et de la bonne gestion du troupeau dépendent la santé et le croît du bétail et, au bout du compte, la richesse de l'éleveur. Or, c'est en contribuant à la richesse de son père que le jeune Toubou œuvre le mieux à la réalisation de son propre mariage. Cette richesse lui permettra de prétendre à la main d'une jeune fille de famille fortunée. Bien sûr la compensation matrimoniale demandée pour elle est plus élevée que pour une fille de famille modeste, mais ce mariage lui ouvre un réseau d'alliances plus avantageux. Contracter le meilleur mariage possible est l'idéal invariablement proclamé par tous les adultes toubou. Il suppose l'accumulation préalable d'une richesse maximale grâce à des efforts personnels continus, c'est-à-dire une conduite diamétralement opposée à celle de ces groupes de jeunes. Leur refus du travail, leurs aspirations à une vie de loisirs et de plaisirs les pousse non seulement à ne pas contribuer à l'accumulation de richesse, mais en outre à la dilapider. En bref, on pourrait résumer ainsi l'idéal des adultes : travailler pour devenir riche et bien se marier ; tandis que celui des jeunes *falagana* serait au contraire : s'amuser, consommer la richesse et ne pas

chercher à se marier. Les valeurs de ces jeunes sont donc en totale contradiction avec celles de la société globale.

Pourtant, la coupure est moins forte qu'il n'y paraît. D'un côté, l'idéal de vertu affiché par les adultes se situe dans l'ordre du devoir : voilà ce qu'il faut faire pour réussir dans la vie, alors que, de l'autre, l'idéal exprimé par les jeunes relève de l'ordre du désir : voilà ce qu'il faut faire pour profiter de la vie. Si devoir et désir sont incompatibles, la proclamation de l'un ne peut parvenir à gommer la réalité de l'autre. Les apôtres du devoir clairoignent leur point de vue avec d'autant plus de conviction que le désir ne peut être éludé. Il m'a semblé que les adultes toubou, tout en affichant leur idéal de vertu, n'en gardent pas moins une sympathie secrète pour ces jeunes voyous qui leur portent si bien la contradiction et dont ils savent que, tôt ou tard, ils se rangeront.

### Des règles de fonctionnement qui parodient la société des adultes

En dépit de l'antagonisme de leurs aspirations, une connivence discrète lie les jeunes aux adultes. Elle se révèle dans le fonctionnement des groupes de jeunes. À bien des égards, ils reproduisent ou parodient les normes de la société adulte.

Tout d'abord, le mouvement des personnes dans ces groupes suit le même schéma que celui qui s'observe ailleurs de façon générale, à savoir que la mobilité des hommes s'oppose à l'immobilité des femmes. Pour organiser une fête, les jeunes hommes vont d'abord au marché vendre un ou plusieurs animaux afin d'acheter du thé et du sucre, ainsi que des parfums ou foulards qu'ils rapportent dans les campements.

Ils se déplacent d'un puits à l'autre pour profiter de la compagnie des jeunes femmes du lieu. Celles-ci participent aux réjouissances mais, sauf exception, ne voyagent pas.

En second lieu, ces groupes de jeunes sont structurés sur le même modèle que la société globale. En effet, chaque groupe local se dote d'un chef (*derde*) et de règles qui rappellent celles de la société dans son ensemble. Le chef, marié ou non, est institué par un rite qui imite la cérémonie d'investiture d'un chef toubou [Brandily 1981]. Pour marquer l'événement, la timbale est frappée à trois reprises, tandis que le chef revêt le turban distinctif de son statut et qu'un sacrifice a lieu. Ce dernier bien sûr, n'a pas la dimension de celui que l'on accomplit pour l'investiture d'un chef important, tel le *derde* du Tibesti. On sacrifie un veau, que tous consommeront, ou, à défaut, un don de thé et de sucre est fait à tous : c'est le *tabas*, don de 10 verres de sucre et de 5 verres de thé à chaque membre du groupe ou à chaque tente du campement. De leur côté, les femmes aussi désignent une cheftaine (*magaram*), divorcée qui prend la tête des femmes divorcées.

Le chef des jeunes et la cheftaine ont un rôle prépondérant dans l'organisation des réjouissances. Ils veillent en outre, avec les autres, à ce que chacun respecte l'éthique du groupe, faute de quoi il sera jugé et amendé. Cette éthique consiste avant tout à s'abstenir de faire un certain nombre de choses honteuses telles que monter un âne [Baroin 1999], manger les feuilles du thé après la cuisson, ou couper au couteau la peau du *nangara*<sup>2</sup>. Ces règles, somme toute, portent sur des détails mineurs de

2. Exemple relevé au Niger oriental en 1972.

la vie quotidienne. Elles n'impliquent aucun enjeu essentiel, mais se donnent à voir comme un jeu plus formel que sérieux, comme une parodie de la société globale.

Pourtant, ce jeu formel fait intervenir l'un des principes fondamentaux qui gouvernent la vie sociale toubou. La honte joue un rôle central. Plus encore que l'honneur, c'est elle qui se situe au cœur des comportements. Comme l'écrit Charles Le Cœur, « *nungo*, la honte, est dans tous les domaines le terme moral fondamental des Toubou » [1988 : 197]. Pour sanctionner les transgressions qui précèdent, les jeunes se livrent à des parodies de procès. Ils se rassemblent et, à la suite d'un débat, des amendes sont infligées aux fautifs.

Ces simulacres de procès, comme les affaires jugées par les adultes, s'appuient sur des témoignages consolidés par serment. Dans un procès ordinaire il est demandé aux témoins, pour garantir la véracité de leurs dires, de prêter serment sur le Coran. Les jeunes, dans les procès qu'ils mettent en scène, font aussi prêter serment, sur le « Coran de la jeunesse ». Ce dernier se compose d'un plateau à thé sur lequel sont posés 4 petits verres à thé, 4 théières, 2 bijoux d'argent féminins (1 épais bracelet et 1 anneau de nez), 1 bague, 1 bonnet masculin, 1 foulard de tête, 1 chaussure du pied gauche<sup>3</sup>. La nature et le montant des amendes varient selon l'identité du fautif et la nature de la faute. Pour une femme mariée, elle consistera simplement à faire le thé pour l'ensemble du groupe, ou à préparer des boulettes de mil, alors qu'un homme devra verser une somme plus élevée qu'une divorcée, car les hommes disposent de plus de biens personnels que les femmes. Par exemple, au Niger en 1972, une

forte amende, de 4 000 francs CFA pour une femme, correspondait à 5 000 francs CFA pour un homme, somme élevée puisqu'une vache de 3 à 4 ans valait alors 10 000 francs CFA. Une femme sans moyens peut d'ailleurs demander à ses amis masculins de l'aider à rassembler le montant de l'amende qu'elle doit payer, argent qui servira aux divertissements ultérieurs du groupe.

### **Des formes de contestation bien circonscrites**

Les réunions de jeunes sont donc le lieu où s'apprennent, sous forme ludique, les normes de la société des adultes, tout en proclamant des idéaux inverses : *carpe diem* d'un côté, travailler pour s'assurer un avenir confortable de l'autre. Il n'y a rien là de bien dépaysant pour un Occidental. Peut-être faut-il voir dans cette forme de contestation l'un des rares espaces de liberté dans lesquels peuvent s'inscrire, pour un temps tout au moins, les comportements individuels des jeunes Toubou. Mais tandis que d'autres modes de contestation s'offrent à nous, y compris à l'âge adulte, ce n'est pas le cas dans cette société où, en dépit d'idéaux contestataires, le code moral dominant des jeunes reste en totale conformité avec celui des adultes : ce qui compte avant tout, c'est de ne pas faillir aux règles de l'honneur. Telle est la règle de base. Elle ne sera jamais remise en cause, bien au contraire, comme en témoignent aussi les cas de contestation spontanée précédemment évoqués.

3. Exemple relevé au Niger oriental en 1972.

## Références bibliographiques

- Baroin, C.** — 1985, *Anarchie et cohésion sociale chez les Toubou. Les Daza Kécherda (Niger)*. Paris, MSH/Cambridge, Cambridge University Press.
- 1988, « Une histoire honteuse : "le chef et la viande" », in C. Baroin ed., *Gens du roc et du sable. Les Toubou. Hommage à Charles et Marguerite Le Cœur*. Paris, CNRS : 111-137.
- 1994, « Querelles et droits fonciers au Borkou », *Droit et cultures* 28 : 119-141.
- 1999, « L'âne, ce mal aimé », in C. Baroin et J. Boutrais, eds., *L'homme et l'animal dans le bassin du lac Tchad*. Paris, Institut de recherche pour le développement : 277-298.
- Baroin, C. ed.** — 1988, *Gens du roc et du sable. Les Toubou. Hommage à Charles et Marguerite Le Cœur*. Paris, CNRS.
- Brandily, M.** — 1974, *Instruments de musique et musiciens instrumentistes chez les Têda du Tibesti*. Tervuren (Belgique), Musée royal de l'Afrique centrale.
- 1981, « Au Tibesti, l'investiture du dernier derdé », *Balafon* 51 : 12-21.
- 1990, *Tchad, musique du Tibesti. Le chant du monde*. Paris, CNRS et Musée de l'Homme, disque compact LDX 274 722.
- Chapelle, J.** — 1982 (1957), *Nomades noirs du Sahara*. Paris, Plon.
- Le Cœur, C.** — 1988 (1951), « Méthode et conclusions d'une enquête humaine au Sahara nigéro-tchadien », in C. Baroin ed. *op. cit.* : 189-199.
- Tubiana, M.-J.** — 1998, « Le désir de viande », *Journal des anthropologues* 74 : 151-156.